

Lieux de mémoire au Bénin, réconciliation ou souvenirs outrageux

Romuald TCHIBOZO
Université d'Abomey-Calavi (Bénin)
tchibozoromuald@hotmail.com

Résumé: L'histoire conflictuelle des peuples a la vie dure et ne semble pas terminée avec la longue parenthèse de la colonisation ni des indépendances. Le cas de la route de l'esclave au Bénin vient rappeler à nos souvenirs les blessures, semble-t-il, indélébiles qui marquent cette histoire. Les études sur la traite atlantique n'ont cessé d'évaluer l'ampleur du tort fait au continent ou encore, pour insister sur les conséquences culturelles de ces déportations à travers le monde. Cependant, très peu sont consacrées aux conséquences internes. En 1994, le Bénin a organisé, avec des sponsors internationaux, une rencontre scientifique sur la traite dénommée "la Route de l'Esclave". À cette occasion, des artistes avaient été conviés à une exposition, mais également à animer la route historique qui conduisait les esclaves de Ouidah à la plage. La complexe situation socioculturelle de Ouidah et les circonstances de réalisation des œuvres sur cette route qui nous obligent à nous interroger de savoir si elles favorisent ou non la réconciliation ?

Mots clés: Bénin, Ouidah, Route de l'esclave, traite atlantique, art contemporain.

Abstract: African peoples conflicting history has hard life and don't seem finished with the long parenthesis of the colonization nor independences. The case of the slave's road in Benin comes to remind to our memories and indelible injuries that mark this history. The studies on the Atlantic slave trade didn't stop valuing the scale of the damages caused to the continent or, to insist on the cultural consequences of these deportations through the world. However, very little are dedicated to the internal consequences. In 1994, Benin organized, with the international sponsors, a scientific meeting on the slave trade named the "slave's Road." On this occasion, some artists had been invited to an exhibition, but also to animate the historic road that drove the slaves from Ouidah to the beach. Ouidah complex sociocultural situation and the circumstances of realization of these pieces on this road oblige us to interrogate ourselves if that encourage or no the reconciliation?

Key words: Benin, Ouidah, slave's Road, Atlantic slave trade, contemporary art.

Introduction

Des conflits les plus cruels entre les peuples, naissent des lieux mémoriels pour que la postérité puisse en garder les traces. Chaque pays en regorge de toute sorte dans le but de rappeler aux générations actuelles et futures, le souvenir de ceux qui se sont sacrifiés pour que continue la vie aujourd'hui ou encore, pour ne simplement pas oublier que ce genre de conflit avait existé.

L'actuelle République du Bénin, déchirée par tant d'évènements de grandes portées historiques ne s'est pas privée d'en avoir un certain nombre. Dès les indépendances, pour montrer qu'elle a réellement pris en main son destin, chaque moment de son histoire a eu droit à son lieu de mémoire afin de rendre solennels et émouvants les moments d'hommage. Ainsi, par exemple, à Porto-Novo, désigné capitale du jeune État indépendant, avait été érigée la place de l'indépendance avec le monument aux morts qui l'accompagne. Tous les ans, le 1^{er} Août, a lieu une cérémonie officielle pour se souvenir de cet important jour pour la nation. La

charge émotionnelle est souvent grande, pas parce qu'on fête cette date si historique soit elle, mais parce que ceci fait revenir à la mémoire des vivants, l'histoire de leurs ancêtres qui ont vécu de terribles épisodes avec les autres peuples du monde avant cette fameuse indépendance. Plus complexe, fut le processus de mise en mémoire de phénomènes qui ont engagé les peuples de l'actuel Bénin avec les autres peuples du monde dans des relations confuses qui, encore de nos jours suscitent d'importants débats et qui, selon les mots de Gaetano Ciarcia (2008) : « ...ont pris un tournant éminemment discursif et idéologique... ». Il s'agit ici, contrairement à la célébration de la fête nationale, de la création des lieux de mémoire pour commémorer la terrible traite négrière qui ne met pas seulement en relation les peuples de l'actuel Bénin avec d'autres peuples qui leur sont étrangers, mais aussi et surtout, des peuples du Bénin entre eux et qui, naturellement, n'avait pas été sans laisser de traces indélébiles. Dans ces conditions, comment organise-t-on cette mise en mémoire ?

La temporalité de cette réflexion peut surprendre plus d'un parce qu'elle ne semble liée à aucune situation opportune, sauf le colloque sur le thème : « Mémoire, oubli et réconciliation » tenu à Bouaké les 19 et 20 Mai 2016. Cependant, je dois rappeler que dans d'autres circonstances, j'avais été amené à réfléchir à la Route de l'Esclave de Ouidah, comme champs d'expériences esthétiques et ses implications sociopolitiques. Ici, il est question d'aller un peu plus loin pour étudier cette reprise patrimoniale comme symptôme de la difficulté à cerner la cible concernée par la mise en mémoire et qui donc, a réveillé les vieux antagonismes en provoquant des avanies. C'est pour cela que la méthodologie adoptée a convoqué d'autres disciplines en appui comme l'histoire pour la précision des faits et l'anthropologie pour ses critères d'analyse des événements.

Le Bénin a mis trente-trois ans pour sortir de sa torpeur et, à la suite d'autres ondes de choc, pour se décider à enfin célébrer et reprendre la patrimonialisation de la traite négrière¹. La fin du XIX^{ème} siècle, caractérisée au Danxomè² par la domination Française et par ricochet, à Ouidah, par la fin de l'esclavage local et de la domination *Fon*, a révélé au grand jour, les complexes relations qui existaient d'une part, entre les *Fon*³ et les *Houéda*⁴ et d'autre part, entre les "Grandes familles" *Fon* utilisées pour coloniser Ouidah et ses environs et leurs esclaves ou familles assimilées⁵. Pendant longtemps, depuis la colonisation et par la suite, les indépendances, cette situation était restée larvée, passée quasiment sous silence comme si de rien n'était, même si de temps à autre, éclataient quelques querelles classées sous le couvert des positionnements politiques (Bako-Arifari, 2000).

¹ La coïncidence peut paraître surprenante que c'est après la Conférence Nationale et le renouveau démocratique que fut organisés tour à tour le festival *Ouidah'92* pour le renouveau culturel et *la Route de l'Esclave* pour commémorer la traite négrière. Ce sont ces deux événements culturels gigantesques qui ont montré qu'il n'y avait vraiment pas de paix dans le pays et que les conflits étaient latents entre victimes et bénéficiaires (Ciarcia, 2008), mais aussi entre vaincus et vainqueurs.

² Danxomè est la dénomination de l'ancien et puissant royaume de l'actuel République du Bénin dont la fin fut précipitée par la mémorable guerre de conquête dirigée par le Général Dodds et la reddition de son dernier souverain, Behanzin.

³ Les Fons sont les populations qui parlent la langue du même nom et qui peuplent majoritairement le Sud du Bénin. Auparavant, ils occupaient la région d'Abomey avant de, par les guerres d'expansion de leur royaume, se répandre dans tout le Sud du pays.

⁴ Les Houéda sont les peuples du royaume de Savi et de Ouidah qui sont plus tard, à la suite de leur défaite face à l'armée du Danxomè, répandus dans l'actuel Département du Mono et les autres soumis à la colonisation Danxoméenne.

⁵ Voir à ce sujet l'article de Émile-Désiré Ologoudou, « Tours et détours des mémoires familiales à Ouidah », *Gradhiva* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 15 novembre 2011, consulté le 12 octobre 2012. URL: <http://gradhiva.revues.org/1179>

Pour rendre compte de mes réflexions, le papier est structuré en trois parties. La première rappelle la situation socioculturelle à Ouidah à l'époque de la traite négrière, mais aussi à celle de la patrimonialisation de *la Route de l'Esclave*. La seconde étudie le scénario de la Route de l'Esclave pour analyser l'opportunité du casting des artistes avant que la dernière ne réponde à la question de savoir si cette patrimonialisation est source de réconciliation ou d'outrage.

1- Ouidah et ses contradictions socioculturelles

Le royaume du Danxomè, avec son ambition expansionniste, n'a rien épargné sur son chemin. C'est ainsi que, pour avoir accès à la mer et commercer directement avec les Européens, il va petit à petit éliminer tous les autres royaumes, notamment le royaume d'*Allada* en 1724 en profitant d'un chaos et celui *Houéda* qui pouvaient lui faire de l'ombre. Ceci entraîna la première et plus grande colonisation de peuplement interne qui eut lieu sur le territoire de l'actuelle République du Bénin.

1.1- Ouidah et la colonisation *Fon*

Ouidah, sous le Règne du roi Kpase ou Kpassè, était déjà une ville prospère, car abritait l'un des ports négriers les plus importants de la côte qui prendra plus tard, le nom de côte des esclaves. C'était donc la ville avancée du royaume *Houéda* dont *Savi*⁶ était la capitale (Codo, 1995, Law 2004). Sa situation lui a permis de devenir très vite florissante et naturellement, a suscité la convoitise du Danxomè. L'une des raisons, entre autres, de la conquête de ce royaume par Agadja serait liée aux armes à feu commandées par Abomey et qui étaient arrivées en état d'inutilité, car le roi *houéda* aurait subtilisé les chiens de fusils, rendant les armes inutilisables (Biton 2000). Ainsi, Agadja, qui n'a pas apprécié la manœuvre va patiemment user d'un stratagème pour affaiblir l'armée *houéda* et défaire le roi Kpassè de son territoire. Il lui proposa en effet, en signe d'échange de bons procédés, le mariage avec sa fille, la princesse Na-Guézé. Celle-ci, en complicité avec ses courtisans, vont habilement mouiller les poudres à canon. Ainsi, lors de l'attaque du royaume en 1727, les hommes du roi *houéda* n'avaient plus les moyens de se défendre parce que sans poudre, les canons n'ont pu servir. Cet épisode restera, ce me semble jusqu'à aujourd'hui, l'une des trahisons non encore digérées par les *Houéda*. Pendant longtemps donc, ils résistèrent en organisant une rébellion que le Danxomè mirent plusieurs années à détruire. C'est enfin, sous le règne de Tégbèssou en 1741, que l'armée Danxoméenne réussit à mettre fin à la guerre de résistance des *Houéda* et commencer l'installation des colons *fon*. Ceci a consisté, dans un premier temps, à y établir des garnisons militaires autour de la ville, confiées à des hommes de confiance dont au Nord, vers Savi, Soglo et Aza et vers le Sud, entre la ville et la mer, Kakanakou, célèbre devin (Codo, 1995). Ensuite, après la pacification du territoire, une politique d'occupation stratégique à partir de la périphérie de la ville, par l'établissement de "grandes familles", fut entreprise pour en contrôler les entrées.

C'est ainsi, selon Codo (*Idem.*), qu'étaient nés, en dehors des vieux quartiers autour des forts et habités par les *Houéda*, « les quartiers de *Fonsaramè*, [quartier des *fon*] *Ahoundjigo*, *Kahosaramè*, *Boyasaramè* etc. ». Tous ces noms, hormis le premier, sont des noms de familles venues d'Abomey pour prendre en mains la gestion de la nouvelle province. Une administration sera progressivement mise en place avec, à sa tête, un genre de Ministre

⁶ Selon Codo (1995), Savi serait née de sa transformation en ville garnison à la suite de la destruction de Sahé, capitale du royaume *Houéda* par le Danxomè. Ce n'est donc pas de la même ville qu'on parle quand on évoque Savi ou Sahé qui fut plutôt le nom du royaume.

des Affaires Étrangères, le *Yovogan*, gouverneur de la province et chargé des relations avec les Européens. La langue *fon* prendra de l'importance au point de devenir, celle des relations dans la ville et sa région. Qui plus est, la dénomination de la ville, « Glexwe Kpase tome » qui signifie en *fon*, hameau champêtre au pays de Kpassè, très problématique, semble être d'une influence *fon*. Selon Codo (*Idem.*), « Comment expliquer qu'une cité *xweda* puisse dès l'origine avoir une appellation *fon* ? ». Ce qui est évident, la vie de la cité était organisée selon les préoccupations des rois *fon*. La preuve, elle a basculé dès la conquête française, la construction du wharf à Cotonou en 1893 et la domination instituée. La ville a perdu de son importance puisque remplacée par le port de Cotonou. Mais, n'y avait-il à Ouidah que des *fon* et *houéda* ? Jusqu'à nos jours, les familles les plus importantes de la ville sont ces anciennes familles qui avaient participé à la traite négrière. Ceci a amené Law (2008) à écrire : « The leading families of contemporary Ouidah are, for the most part, descended from ancestors who were prominent slave-traders in the late eighteenth and early nineteenth centuries. The best-known example is the de Souza family... ».

1.2- Ouidah, ville cosmopolite au XVIII^{ème} siècle

Avant la conquête et la destruction de Savi en 1727 par le roi Agadja, le royaume *Houéda* était déjà cosmopolite. Les premiers commerçants européens arrivés à Ouidah furent les Portugais, probablement au XVI^{ème} ou au début du XVII^{ème} siècle (Law, 2008 : 12)⁷. Plus tard, en 1671, la Compagnie Occidentale Française des Indes va s'installer à Ouidah, désormais transformée en port négrier et construira son fort en 1704. Vont s'y ajouter successivement, en 1680⁸, la Royale Compagnie Africaine des Anglais et en 1721, la construction du fort Portugais. Tous ces européens avaient des représentants auprès du roi *Kpase* voire, des comptoirs⁹ et, c'est lors de la conquête aboméenne, qu'ils se retirèrent dans leur fort respectifs attendant de voir le déroulement des événements (Codo, 1995). Donc, déjà au début du XVIII^{ème} siècle, Ouidah était animée par plusieurs cultures qui vont durablement influencer son environnement socioculturel et dont les traces, jusqu'à nos jours, sont encore innombrables.

Ensuite, la plupart des "grandes familles" *fon* installées à Ouidah par les rois du Danxomé avaient emporté avec eux, d'autres lignées de dépendants ou d'esclaves qui finalement, ont été assimilées. Émile-Désiré Ologoudou évoque avec force analyses, le cas de la collectivité Tchibozo pour montrer combien, malgré le poids des siècles et les tentatives révisionnistes, les hiérarchies des statuts, sources probables de discordes, sont encore entretenues. Il écrit à cet effet :

« ...On le voit : si, aujourd'hui, tout le monde peut signer indistinctement avec le nom Tchibozo, la mémoire des inégalités passées – en particulier de celles héritées de l'esclavage – est, dans certains contextes, soigneusement entretenue et susceptible d'être rappelée. Il y a toujours, de ce point de vue, Tchibozo et Tchibozo ». (2008 :83)

Cette séquence de l'étude de Ologoudou rend bien compte de la complexité de la vie sociale à Ouidah depuis les débuts de la traite négrière jusqu'à la colonisation *fon*. La gestion

⁷ Pour Alexis Adandé (1995 :15), c'est exactement entre 1471 et 1472 donc, au XV^{ème} siècle que les Portugais seraient arrivés pour la première fois sur les côtes de Ouidah.

⁸ Les dates exactes de l'établissement du comptoir anglais diffèrent d'un auteur à l'autre. Selon Alexis Adandé (1995), ce serait en 1681 que les Anglais ont établi leur factorerie à Ouidah tandis que Codo (1995) pense que ce fut en 1680.

⁹ Alexis Adandé (1995) a montré, en citant les travaux de Kelly (1992), comment des fouilles archéologiques ont permis de localiser exactement l'ancienne ville de Savi et de retrouver les emplacements de certains comptoirs.

discrète et admise de la diversité culturelle et le changement possible de statut a relativisé, au fil du temps, les positions sociales. Le cas de la famille Ologoudou, analysé dans la même étude en est la preuve.

D'autre part, la ville a, semble-t-il, à l'instar de la plupart des villes africaines, ouvert un espace à ceux qui la traverse et ont besoin d'y faire une halte qui, à long terme, peut se révéler un ancrage ou encore, à ceux qui sont revenus de l'esclavage, affranchis ou qui ont acheté leur liberté au prix du travail et qui n'avaient pas ou plus de lieu de chute à eux réservé. C'est ainsi qu'on peut analyser, l'existence du quartier *Maro Abata*. Ce quartier aurait reçu en plus de ceux cités plus loin, des Brésiliens et Portugais (Adande, 1995 : 66 ; Law, 2008 : 17). Le paradoxe ici, les esclaves affranchis dès leur retour à Ouidah vers les années 1830 (Law, 2004 : 179-183) vont développer des comportements surréalistes que raconte un visiteur Britannique que cite Law (2008) qui les a vu se réjouir de voir embarquer de nouveaux esclaves pour un monde qui désormais, n'est plus inconnu pour eux et pensent d'ailleurs, avoir eu les meilleurs moments de leur vie à Bahia (Duncan 1847 : i, 201). Mieux, ils s'identifiaient à ceux qui avaient couvert leur départ, avaient fortement contribué à les vendre avec un lieu essentiel de cette socialisation à Ouidah, la chapelle catholique du fort portugais, l'actuel musée d'Histoire de la ville. Tout ceci, a transformé et complexifié la vie socioculturelle de Ouidah et, c'est justement dans cette situation assez confuse, que va naître l'idée de la matérialisation de la route de l'Esclave.

2- Le casting de la route de l'esclave

2.1- Le scénario de la Route de l'Esclave

Il est important, à l'aune de la description de la situation socioculturelle qui prévaut à Ouidah, de se demander quel était le principal objectif des personnes impliquées dans la réflexion sur la patrimonialisation de *la Route de l'Esclave*, tant le parti pris semble très tranché. Sans aller chercher trop loin, on peut remarquer que la réalité des œuvres fournies un certain nombre d'indices et donc, un début de réponse. Dans un autre contexte, j'avais été amené à conduire une réflexion consacrée à la Route de l'Esclave, mais prise comme un champs d'expérimentation de l'art contemporain d'après le renouveau démocratique au Bénin (Tchibozo, 2015d). J'avais alors étudié quelques œuvres réalisées sur ce parcours pour constater qu'il avait été fait une importante place à la généalogie des rois d'Abomey. J'avais voulu comprendre le sens de cette forte représentation en me demandant si c'était une manière de les accuser avant d'arriver à la conclusion qu'en fait, cela avait été plus une provocation des populations *Houéda* qu'une idée bien pensée.

Ici, le principe de la lecture sera un peu plus complexe en ceci qu'il prend plutôt en compte, tout le scénario de visite de la route. La principale question étant de savoir si la conception de cette route rentre dans un processus de réconciliation ou si sa réalisation constitue un souvenir outrageux pour les victimes.

D'abord, la complexité de la vie socioculturelle à Ouidah rend toute réflexion sur les processus mémoriels relative voire, hésitante. Je le mentionnais plus loin, les lieux de mémoire à Ouidah semblent toujours dédiés aux plus forts, un peu comme si on travaillait à perpétuer les hégémonies. Déjà, la constitution du musée d'histoire de la ville avait été, peut-on dire, en faveur des familles afro-brésiliennes dont c'était déjà le lieu par excellence de socialisation, non en faveur des esclaves, pourtant victimes. C'est ce que semble souligner Law lorsqu'il écrit: « The fort, and more especially the Roman Catholic chapel inside it, served throughout this time as an important social and religious focus for the Afro-Brazilian community in Ouidah » (2008: 16). Mais en même temps, au sein de cette communauté afro-

brésilienne, se trouve les anciens esclaves revenus du Brésil, de Cuba ou encore d'Haïti et installés dans le quartier *Maro Abata*. Cette affinité qui crève l'œil et qui est éminemment contre nature pourrait être associée au principe anthropologique de l'émancipation dont Claude Meillassoux trouve l'intérêt dans le fait « d'effacer à jamais le stigmate originel de la capture ou de la naissance servile » (1998 : 122). Dès cet instant, pourrait-on encore légitimement parler de prolongation de la domination à travers, en l'occurrence, ce lieu de mémoire ? Quelle influence ce particularisme de Ouidah a eu sur la conception de la Route de l'Esclave ?

Sans revenir sur les raisons et les conditions d'émergence de la patrimonialisation de l'esclavage à Ouidah¹⁰, il faut dire que le contexte de réalisation était sur le plan national et international un peu particulier. Le scénario, finalement retenu donne plus à voir sur le royaume du Danxomè que sur les autres aspects, notamment les esclaves, la traite transatlantique elle-même ou encore les *Houéda*. La principale route qui part de la ville jusqu'à la plage est conçue comme un arbre généalogique des rois d'Abomey avec ce qui l'a caractérisé, l'acquisition des valeurs extérieures, notamment les divinités (Daavo, 2003). Ceci est fait, malheureusement sans un ordre chronologique puisqu'on peut y voir la représentation de Béhanzin et de Agoli-Agbo, le dernier à régner au Danxomè avant celle de Adandozan qui avait dirigé le royaume avant Guezo et celle d'Agadja, conquérant de Ouidah. Pour quelles raisons cela aurait-il été fait à dessein pourrait-on presque se surprendre à se demander.

Il faut tourner, en abandonnant la principale route, pour découvrir deux autres sites, cette fois-ci, consacrés aux esclaves dont les sites de Zomai pour marquer là où les esclaves auraient été détenus dans le noir avant leur départ et Zoungbodji, imaginé comme un mémorial, car c'est l'endroit qui aurait été la sépulture des esclaves morts en transit pour la plage. Autour de tous ces sites de la route de l'esclave, il y a des lieux mémoriels tels que *la place des enchères*, *l'arbre de l'oubli*, *l'arbre du retour* et *la porte du non-retour* qui sont, à tout le moins, problématiques si on en retient la démonstration qu'en a faite Law (2008 :22-25) pour en montrer le caractère de mise en scène conjoncturelle.



Fig. 1 : Bandeira, 1992, Mémorial de Zougbodji, sépulture des esclaves. Photo R. Tchibozo ©

2.2- Les artistes de la route de l'esclave

¹⁰ Confère à ce sujet, les différentes réflexions développées par, Romuald Tchibozo, 2015d, *Pratiques esthétiques sur la route de l'esclave à Ouidah : regard tourné vers le passé* ; Robin Law, 2008, *Commémoration de la Traite Atlantique à Ouidah* et Gaetano Ciarcia, 2008, *Mémoire de l'esclavage au Bénin. Le passé à venir*.

Il ne viendrait à l'esprit de personne de douter de la qualité des artistes choisis pour intervenir sur le projet de patrimonialisation de la route de l'esclave et pourtant, c'est un sujet de controverse, même si aucun chercheur ne s'y est vraiment penché jusqu'à maintenant. Du temps du parti unique et dans le contexte de la révolution, l'État béninois a eu à choisir directement, à des moments donnés, ses artistes (Tchiboza, 2015c). Dans le cadre du projet *la route de l'esclave*, le processus du choix, bien qu'ayant eu l'avantage de faire participer beaucoup d'artistes qui avaient déjà travaillé pour l'exposition de *Ouidah 92*, est peu transparent. Sur la principale route, c'est feu Toukoudagba qui a régné en maître absolu sauf, la sculpture en bronze réalisée à l'emplacement de *l'arbre de l'oubli* par Kouas. Ce qui signifie que, si quelqu'un ne fait pas le détour des deux autres sites, il ne verra que les œuvres de Toukoudagba. Le problème, c'est que cet artiste vient d'Abomey. Mieux, il fut restaurateur dans le musée historique d'Abomey et y a travaillé des années. Son choix, certes lié à ses compétences, reste tout de même problématique pour lui avoir donné une part si importante des œuvres à réaliser et surtout, pour les circonstances. Plus loin, au détour de la route, vers le mémorial de *Zoungbodji* et au lieu dit *Zomai*, il a encore laissé sa griffe à travers les œuvres des esclaves représentés. Il en est de même à *la Porte du Non-Retour*. Le même artiste a donc, représenté les rois d'Abomey, coordonnateurs des ventes d'esclaves, au travers de leurs symboles donc, dans la gloire et a représenté leurs victimes dans leur position d'humiliés, mains attachées dans le dos et la bouche fermée par une languette de liane tressée. Au mémorial de *Zoungbodji*, l'artiste semble représenter un esclave libre de ses liens, mais à y regarder de plus près, il les conserve encore bien aux pieds.

Un autre artiste d'Abomey à intervenir sur la route, c'est Yves Kpèdé. Il a spécifiquement réalisé ses œuvres autour de *la Porte du Non-Retour* en compagnie de Kouas et Fortuné Bandeira. Il a représenté les *Egoungoun*, manifestations culturelles que le Danxomé a désormais en partage avec les Yorubas, car ils l'ont adopté depuis assez longtemps. Donc, sur quatre artistes qui sont intervenus sur la route, deux soit 50% viennent d'Abomey, de la région de l'ancien Danxomé et sont bien imprégnés de cette culture.



Fig. 2 : Kouas, 1992, œuvre marquant le lieu dit Zomaï, Photo R. Tchibozo

©

3- Réconciliation ou souvenirs outrageux

3.1- La Route de l'Esclave, quelle réconciliation ?

A la lumière de tout ce que l'on peut voir sur ce chemin, maintenant dénommé *La Route de l'Esclave* ainsi qu'au regard de la complexité de la vie socioculturelle de Ouidah, il y a de bonnes raisons de se demander de quelle réconciliation nous pouvons parler ici. Comme le souligne Law (2008 :12), originellement, cette voie ainsi que d'ailleurs, toute la ville appartenant au royaume *houéda*. Après la conquête de 1727, la ville était rentrée sous domination *fon*. Mais, est-ce que cela explique le choix contemporain ? Pourquoi alors travailler dans une telle perspective ? Il ne sera pas utile de se répéter ici, mais très clairement, la route de l'esclave a été réalisée pour satisfaire un besoin international certes, de ne pas taire ce drame humain, mais de ne pas non plus trop bousculer les idées en marche. Elle est réalisée aussi afin d'exaucer une politique nationale dont le but est le développement en associant les noirs de la diaspora. Ainsi, la réconciliation semble plus tournée vers l'extérieur que l'intérieur, alors que c'est aussi ici, que se joue le plus difficile. Le thème de la conférence organisée à cette occasion : *De la traite négrière au défi du développement : réflexions sur les conditions de la paix mondiale* en est une très bonne illustration. Que fait-on donc des blessures à l'interne ? Il y aurait-il un autre moment pour en organiser la réconciliation ? Comment va s'exprimer ce genre de réconciliation et quelle forme prendra-t-elle ?

3.2- Les œuvres, symptômes d'un souvenir outrageux

La *Route de l'Esclave* aurait pu être baptisée *Route des rois du Danxomè* et cela n'aurait pas été caricatural au vue de la réalité. N'ayant pas saisi la complexité de la question à résoudre et certainement, aveuglés par seulement les intérêts politiques, les organisateurs et autorités politiques ont choisi la voie qui leur semblait la plus facile. Parmi toutes les œuvres réalisées sur cette route, hormis celles qui sont liées à des manifestations culturelles que partagent toutes les régions du Bénin méridional, seule une représente la localité. C'est la représentation d'une divinité, celle de l'eau très caractéristique des pratiques culturelles *houéda*. Donc, en termes de représentation sur la route, on peut constater le peu de place faite aux symboles locaux. C'est cette pertinente question de la représentation qui est au cœur du ressenti d'outrage qui se manifeste sur cette route par qui, on ne sait vraiment, mais qui ne peut venir que des *Houéda* pour des raisons évidentes (Tchibozo, 2015d). On peut à cet effet, évoquer la sculpture sur la route, des emblèmes des rois du Danxomè, des amazones, des esclaves en situation d'humiliés et surtout, l'animal totem des Agassouvi, le léopard qui est sans cesse vandalisé.



Fig. 3: Tokoudagba, 1992, Esclave de Zomai, Photo: R. Tchibozo ©

Conclusion

Cette étude m'a permis de revisiter la question des représentations sur *la Route de l'Esclave* en termes, cette fois-ci, de réconciliation ou de souvenirs outrageux. Cette problématique assez forte, mais banalisée dans les réflexions actuelles pourrait devenir difficile et rejoindre le titre prémonitoire de l'article de Gaetano Ciarcia (2008), *Mémoire de l'esclavage au Bénin. Le passé à venir*. La situation socioculturelle de Ouidah, soulignée par de nombreux auteurs, ne permet pas encore une lecture aisée des ressentis et, semble-t-il, ne nous oriente pas dans la bonne direction pour une résolution efficiente des frustrations. Les familles afro-brésiliennes et d'affranchis, pourtant intégrées aux "bonnes familles" depuis leur

retour des lieux d'esclavage ou les étrangers qui, ont fait une halte devenue longue dans la ville sont à présent confondues. L'espace qu'ils habitent aujourd'hui fut, naguère, un haut lieu de négociation et de vente des esclaves (de-Souza, 2000). Pourquoi n'a-t-il pas été impliqué dans les lieux de mémoire ou même, comme un détour de *la Route de l'Esclave* ?

Les autorités politiques et, par ricochet, les organisateurs, voulant satisfaire à tout prix un contexte international et, en ne pensant qu'en termes de politique de développement ont créé ce lieu de mémoire comparable à la place de l'indépendance donc, pour montrer une gloire passée, à jamais révolue, de l'ancien royaume du Danxomè. Ceci n'a en rien, réglé les questions intérieures latentes et ce faisant, ils sont tombés dans un autre travers, plus difficile à délier, organiser inconsciemment un outrage contre leur propre population qui, pour l'instant, ne s'occupe que de vandaliser le symbole le plus fort de cette gloire passée, le léopard sur *la Route de l'Esclave*.

Références bibliographiques

ADANDE Alexis, « Fragment de mémoire collective et menaces sur les patrimoines familiaux de Ouidah » in *Ouidah à travers ses fêtes et patrimoines familiaux*, Les Éditions du Flamboyant, Cotonou, 1995, pp. 13-19.

ADANDE Joseph, « Geledé à Ouidah : mieux vaut tard que jamais » in *Ouidah à travers ses fêtes et patrimoines familiaux*, Les Éditions du Flamboyant, Cotonou, 1995, pp. 65-82.

AGBO Casimir, *Histoire de Ouidah du XVIe au XXe siècle*, Avignon, Presse de la Maison Aubanel Père, 1959, 307 p.

BAKO-ARIFARI Nassirou, « La mémoire de la traite négrière dans le débat politique au Bénin dans les années 1990 », *Journal des africanistes* 70, 2000, pp. 221-231.

Biton Marlène, « Influences Européennes dans l'art du Dahomey à travers l'iconographie des bas-reliefs notés par Maire (Abomey, 1893) », *Mots Pluriels*, N° 16, Décembre 2000. <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP16OOmb.html>.

CIARCIA Gaetano, « Mémoire de l'esclavage au Bénin. Le passé à venir », *Gradhiva* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 15 novembre 2008, consulté le 12 octobre 2012. URL : <http://gradhiva.revues.org/1161>

CODO Bellarmin, « La communauté fon de Ouidah, traditions et fêtes » in *Ouidah à travers ses fêtes et patrimoines familiaux*, Cotonou, Les Éditions du Flamboyant, 1995, pp. 33-42.

DAAVO Zéphirin, « Approche thématique de l'art béninois, de la période royale à nos jours », *Éthiopiennes* n°71. Littérature, philosophie, art et conflits 2ème semestre 2003, consulté le 25 mars 2006 URL : <http://www.refer.sn/ethiopiennes>

DUNCAN John, *Travels in Western Africa in 1845 and 1846*, 2 vols. London, Richard Bentley, 1847.

FERRY Luc, *Homo Aestheticus : l'invention du goût à l'âge démocratique*, Paris, Grasset, 1990.

FRANCASTEL Pierre, *La Figure et le lieu, l'ordre visuel du Quattrocento*, Paris, Gallimard, 1967.

JEWSIEWICKI Bogumil, « Héritages et réparations en quête d'une justice pour le passé ou le présent », *Cahiers d'études africaines*, 173-174, 2004, pp. 7-24.

KARL-AUGUSTT, Emmanuel, « Origine des Houéda : problématique et essai de synthèse » in *U.G.D.O, Almanach de Ouidah. Les voies de la renaissance de Ouidah*, Caen, Editions Kanta, 1985, pp. 61-79.

La Route de l'Art sur la Route de l'Esclave, catalogue d'exposition, Paris, OCEA, 1998.

LAW Robin, *Ouidah: The social history of a West African slaving "port", 1727-1892*. Oxford, James Currey, 2004.

LAW Robin, « Commémoration de la Traite Atlantique à Ouidah », *Gradhiva* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 15 novembre 2011, consulté le 12 octobre 2012. URL : <http://gradhiva.revues.org/1162>

MEILLASSOUX, Claude, *Anthropologie de l'esclavage : le ventre de fer et d'argent*. Paris, Presses Universitaires de France 1998 [1986].

OLOGOUDOU Émile-Désiré, « Tours et détours des mémoires familiales à Ouidah », *Gradhiva* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 15 novembre 2011, consulté le 12 octobre 2012. URL: [http:// gradhiva.revues.org/1179](http://gradhiva.revues.org/1179)

RUSH Dana, « Contemporary vodun arts of Ouidah, Benin », *African Arts* 34(4), 2001, pp.32-47.

SINGLETON Thereza A., « The Slave Trade remembered on the former Gold and Slave Coasts », *Slavery and Abolition*, 20/1, 1999, pp.150-69.

SINOUE Alain, *Le Comptoir de Ouidah : une ville africaine singulière*. Paris, Éditions Karthala 1995.

SOGLO Giles Raoul, *Les Xweda : de la formation du royaume de Sayi (Saxe) à la dispersion, XVIe-XVIIIe siècle*, Mémoire de Maîtrise, Université Nationale du Bénin, 1995.

SOUMONNI Elisée, CODO Bellarmin C. et ADANDÉ, Joseph (eds), 1994, *Le Bénin et la route de l'Esclave*. Cotonou, Comité National pour le Bénin du projet "La Route de l'Esclave".

SOUZA (de) Martine, *Regard sur Ouidah: A Bit of History*, Ouidah, 2000 [l'Auteur].

TCHIBOZO Romuald, « Pratiques esthétiques sur la route de l'esclave à Ouidah : regard tourné vers le passé », *Ingénierie culturelle*, revue de l'Institut Régional d'Enseignement Supérieur et de Recherche en Développement Culturel (RES-RDEC), ISSN-2303-9167, 2015d, pp. 07-19 ;

VERGER Pierre, *Flux et reflux de la traite des nègres entre le Golf du Bénin et Bahia de todos os Santos du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle*, Paris, la Haye, Mouton et C^{ie}, 1968, 720 p.